

elle n'enseigne pas des découvertes, peut-elle encore servir à la fois de récompense au mérite et à la vertu, et d'exemple à la postérité.

A cette époque, on voyait fréquemment surgir des maladies contagieuses qui décimaient les populations et faisaient de nombreuses victimes parmi les médecins et les chirurgiens qui se dévouaient au service des malades.

En 1626, il régna une grave épidémie de dysenterie ; en 1627 et 1629, le scorbut et la stomatite firent beaucoup de ravages ; le plus souvent les chroniques manuscrites se bornent à désigner le mal sous le nom de *peste* ou *contagion*.

L'Hôtel-Dieu, comme tous les établissements de cette époque, laissait beaucoup à désirer sous le rapport hygiénique : le local était insuffisant ; les infirmeries se trouvaient encombrées de malades qui, couchés deux à deux, guérissaient difficilement et lentement dans cette atmosphère viciée ; en 1625, on sentit le besoin d'établir une salle de *convalescents* ; et, en 1636, on s'occupa de nouveau d'améliorer leur logement ; il est à regretter que cette disposition n'existe plus aujourd'hui.

Le médecin fit remarquer, en 1630, que l'eau du puits de la pharmacie était gâtée et corrompue, « ce qu'il estima procéder des esgouts des latrines qui sont proches dudit puyts. » On remédia à ce grave inconvénient.

Les salles de chirurgie surtout étaient défectueuses : en 1630, les hommes de l'art représentèrent qu'elles étaient malsaines, humides et sans air ; c'était une amélioration urgente : le conseil administratif s'en occupa. Elles étaient devenues trop petites ; en 1636, on les fit agrandir.

J'ai cherché à établir la statistique progressive de l'Hôtel-Dieu dans ses rapports avec la population de Lyon. Je suis parvenu à compléter ce tableau pour l'hôpital : J'ai fait voir qu'il contenait 120 malades en 1559, et 258 en 1580 ; l'in-